

L'usage de la brique

Matériau de construction présent sur l'ensemble des continents, l'usage de la brique crue ou cuite est particulièrement représenté sur la Liste du Patrimoine mondial de l'Humanité. Les villes yéménites de **Sana'a** et de **Shibam**, la ville iranienne de **Bam**, le **ksar d'Aït ben Haddou** au Maroc, **Pueblo de Taos** aux États-Unis d'Amérique, le site brésilien d'**Ouro Petro** sont autant d'exemples représentatifs d'un mode de construction universel (cf. dossier de proposition d'inscription tome 1, 3c : analyse comparative 1, p. 162).

Bien plus, le partage de ces valeurs universelles est à l'origine de la coopération décentralisée entre **Albi** et **Abomey** (République du Bénin) dans le cadre d'un soutien à la mise en œuvre du plan de gestion du site des palais royaux d'Abomey, inscrit sur la Liste du Patrimoine mondial depuis 1985 (cf. dossier de proposition d'inscription, tome 2, plan de gestion, action VI-1, p.166 à 188 et Note d'actualisation du plan de gestion de janvier 2009 à janvier 2010, p.13 et 14).

La réutilisation courante de la brique, principalement à partir du XII^e siècle, a véritablement métamorphosé le paysage urbain et rural de certaines régions du nord de l'Europe (Pays-Bas, pourtour de la mer du Nord et de la Baltique) et de la France particulièrement l'Albigeois et le Toulousain, identifiés comme deux grands centres de production lié à l'héritage de l'Antiquité gallo-romaine. La brique au Moyen Âge s'est imposée dans le développement de nombreux centres urbains, sous diverses formes, avec des mises en œuvre très variées, faisant apparaître de fortes particularités régionales.

1. Usage de la brique à Albi comme dans l'Europe du Sud (Italie et Aragon) : une continuité

> Héritage d'un savoir-faire antique

Utilisée massivement dès le VII^e millénaire en Orient, la brique connut un large développement en Europe durant l'Antiquité romaine, les Romains ayant su diffuser ses avantages dans l'ensemble des provinces conquises. Bien que les Romains, comme les Grecs aient utilisé la brique crue comme moyen de construction, la présence de la brique cuite est attestée en Sicile et en Italie du Sud dans la seconde moitié du premier siècle avant Jésus-Christ et à **Rome** sous le principat d'Auguste (27 av. J.C. ; 14 ap. J.C.). L'observation archéologique fait apparaître que le moulage spécifique de briques cuites aurait été véritablement systématisé vers la fin du premier siècle après Jésus-Christ et aurait été dès lors, largement diffusé dans le monde romain.

Au II^e siècle, la fabrication des briques était devenue une production sophistiquée, contrôlée par l'aristocratie romaine qui, en investissant dans des briqueteries à Rome et à proximité de l'important port d'Ostie, au plus près de la demande, souhaitait en tirer de réels profits. Les sources les plus anciennes mentionnent trois modules de briques ; tous sont cependant plats et carrés, généralement retaillés au cours de la pose.



La fabrication elle-même s'affina : l'argile d'abord utilisée crue pour de piètres résultats, fut mêlée de sable afin d'éviter des contractions excessives à la cuisson. De nombreux exemples de fours ont été exhumés, le foyer étant principalement nourri au bois.

ÉTALONS ANTIQUES
ITALIE

> Un matériau favorisant des civilisations urbaines

Outre ses qualités architectoniques, la brique de terre, crue ou cuite, était un matériau de construction à la fois **préfabriqué et standardisé** qui offrait l'avantage de pouvoir désynchroniser le travail de préparation du matériau et celui de la pose. Elle pouvait ainsi être produite en masse à proximité du chantier et permettait de construire rapidement, avec un nombre limité de corps de métier. Matériau de petite dimension qui pouvait s'acheminer à dos d'homme, la brique ne nécessitait pas le recours aux engins de levage nécessaires aux constructions en pierre de taille.

L'usage de la brique était purement constructif, la brique chemisant souvent un mur de ciment et les édifices étant pour la plupart, finalement revêtus d'enduit ou de marbre. Toutefois, édifiés au II^e siècle après Jésus-Christ, **le marché de Trajan à Rome** ou certains **entrepôts du port d'Ostie** comportent un briquetage décoratif, témoignant d'une utilisation ornementale de la brique.

La production de la brique diminua durant les périodes de troubles correspondant aux invasions des IV^e, V^e et VI^e siècles, où son usage semble avoir été moins systématique.

Cependant, en Italie, les monuments commandés par les nouveaux maîtres furent édifiés selon les méthodes des artisans issues des populations soumises, ce qui assura **une position influente et prépondérante de l'Italie** dans la maîtrise des techniques de la brique au cours des siècles suivants.

Avec le **renouveau de l'architecture de brique au Moyen Âge en Europe**, un premier pôle de diffusion de la brique en Italie et au sud de la France se caractérisa par une tradition de la construction en terre cuite issue de l'Antiquité tardive. Dans la région Nord adriatique, la conquête progressive du matériau s'effectua à partir des modèles romains et byzantins comme en témoignent, en premier lieu, les incontournables monuments de **Ravenne**.

L'usage de la brique

Épicentre d'une technique évoluée de la brique, l'influence ravennate se diffusa en Italie du nord et en Lombardie dès le VII^e siècle (San Salvatore de Brescia, collégiale San-Ambrogio à Milan). Au XI^e siècle, la construction en brique connut un nouvel essor et une diffusion de plus en plus large avec les fondations cisterciennes comme en témoignent par exemple les abbayes de **Morimondo** (1134), **Chiaravalle Milanese** (1135), **Cerreto** (1136), **Chiaravalle della Colomba** (1136), **Staffarda** (1140), **Falleri** (1143), **Chiaravalle di Castagnola** (1147).

À partir du XIII^e siècle, plusieurs centres historiques construits en brique tels que **Sienna**, **Urbino** (inscrits tous deux sur la Liste du Patrimoine mondial) ou **Ferrare** témoignent également de cet engouement pour la brique. Ces villes remarquables pour leur architecture de style Renaissance ont en général conservé l'unité chromatique qu'apportent les murs de brique, bien qu'ils gardent encore parfois les enduits dont on les recouvrait généralement à l'origine.



LE PALAZZO PUBBLICO (SIENNE)

Du point de vue de la couleur, la brique italienne est celle qui se rapproche le plus de celle du Midi de la France et **Sienna** est sans doute la ville qui se rapproche le plus de la cité d'**Albi**. La **piazza del Campo**, qui occupe l'emplacement de l'ancien forum romain, est pavée à partir de 1347 en briques de terre cuite et divisée en neuf parties par des banes de travertin. Le **Palazzo Pubblico**, édifice emblématique de la ville, est un monument civil tout en briques (fin du XIII^e siècle - milieu XIV^e siècle). On y retrouve les éléments architecturaux qui caractérisent le gothique siennois. La **torre del Mangia** (1325-1341) utilise elle aussi le même matériau et constitue une des plus hautes tours de l'Italie médiévale (102 mètres).

La construction de briques correspond cependant en Italie à un urbanisme civique, et non à des initiatives épiscopales comme à **Albi**. (cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative I, p.162 et II, p. 164).



CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE (ALBI) / PALAZZO PUBBLICO (SIENNE)

En Espagne, l'essor de la brique est encore tout autre de celui qu'a pu connaître Albi. Le contexte historique explique en partie qu'il soit associé au développement de l'art mudéjar. Cela est particulièrement notable à **Teruel**, à **Saragosse**, à **Tolède** et **Séville**, où la construction de monuments, églises et châteaux reflète, après la reconquête des royaumes musulmans par les souverains chrétiens, les apports islamiques et les différentes tendances européennes qui se sont développées parallèlement.

Dans son ouvrage intitulé « *Brique et architecture dans l'Espagne médiévale, XII^e - XV^e siècles* », Philippe Araguas démontre clairement comment, sans nier l'extraordinaire flambée artistique romane qui prévaut dans l'architecture chrétienne dès la fin du XI^e siècle (prise de Tolède en 1085), l'adoption au milieu du XIII^e siècle des formes du gothique, et particulièrement, **le gothique qualifié de « mudéjar », apparaît comme un phénomène majeur dans l'ensemble de la péninsule.**

La brique fut employée de manière diverse, son utilisation apparaissant techniquement pratique pour appareiller les voûtains entre les ogives qui restent souvent de pierre. Se dissociant rapidement du gothique capétien, l'architecture espagnole sut redéfinir un gothique édifié sur un mode local, exemplaire de la rencontre de différentes cultures désormais unies en un royaume après la Reconquête, comme en témoigne **le mudéjar sévillan** qui unit des motifs empruntés au vocabulaire décoratif almohade aux structures purement gothiques.

Probablement du fait des liens politiques spécifiques unissant le royaume d'Aragon au comté de Toulouse, le gothique aragonais fut moins influencé par le gothique d'Île-de-France que par le modèle languedocien à nef unique, chevet polygonal et chapelles entre les contreforts.

Ce modèle influença non seulement la manière de construire mais également l'usage de la brique comme matériau qui, contrairement à Albi, resta néanmoins principalement **un matériau complémentaire** à l'utilisation de la pierre, **dans une architecture mixte.**

2. Usage de la brique dans le nord de l'Europe et le Backsteingotik : une conception nouvelle

Dans le paysage de l'Europe septentrionale se manifeste encore aujourd'hui une parenté entre les villes hanséatiques et celles des anciens Pays-Bas espagnols. De Bruges à Königsberg, d'Anvers à Danzig, toutes au Moyen Âge se caractérisent par une architecture de briques cuites, dénommée « Backsteingotik » (littéralement en allemand « gothique de brique »). Ce style qui prédomine en Europe du Nord, est largement inspiré du gothique de la France septentrionale, tandis qu'à la même époque (XIII^e siècle), le Midi de la France et par voie de conséquence, Albi, développe un style baptisé « gothique méridional », qui manifeste au contraire des différences formelles majeures avec le gothique d'Île-de-France.

L'usage de la brique

> Une moindre expression de la monumentalité en Europe du Nord

À l'inverse de l'Italie et du Midi de la France, ce second pôle de la construction en brique que constitue l'Europe du Nord ne fut pas marqué dès l'Antiquité par une utilisation massive de ce matériau. La **basilique de Constantin à Trèves**, construite au IV^e siècle en Allemagne sur les bords de la Moselle, apparaît comme le plus ancien témoignage d'une construction monumentale en briques au nord de l'Europe.

Restaurée au XIX^e et XX^e siècles et actuellement consacrée au culte de l'Eglise luthérienne, la basilique correspond à l'ancienne *aula palatina* de l'Empereur romain qui avait fixé sa résidence à Trèves dans la seconde moitié du III^e siècle.



CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE (ALBI) / BASILIQUE DE CONSTANTIN (TRÈVES)

Sous les termes de brique romaine (renfermant sa variante *foraine* usitée dans le Midi tolosano-albigeois) et brique du nord, on entend et on oppose toujours les deux grands types de modules de la construction traditionnelle en brique en Europe.

Cette opposition traduit fortement l'importance des aires géographiques qui leur correspondent.

Si la brique foraine s'inscrit dans la tradition de la brique romaine, la brique du nord peut être perçue comme une conception nouvelle introduite au Moyen Âge.

En effet, l'apparition de ce matériau au XII^e siècle ne s'apparente pas dans cette zone, à la reprise de modèles et de techniques du monde antique et sa spécificité repose alors entièrement sur sa couleur brune essentiellement déterminée par la géologie locale et la cuisson, et surtout sur l'emploi d'un **module fondamental différent**, résultant d'un consensus entre fabricants et utilisateurs, et permettant des appareillages réguliers.

La cathédrale de **Roskilde** (Danemark), édifiée à la fin du XII^e siècle et inscrite sur la Liste du Patrimoine mondial depuis 1995, apparaît comme la plus ancienne illustration de ce phénomène. Basilique à vaisseaux de style gothique avec une galerie semi-circulaire, la cathédrale présente une structure essentiellement élevée en briques, matériau introduit

pour l'occasion au Danemark sous l'influence d'artisans lombards. Tout comme la variation de la taille et de la couleur du matériau, l'utilisation de briques cannelées, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice, apparaît comme une caractéristique de cette période (*cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative 1, p.162*).

> Une conception plastique à Albi, différente de celle du Backsteingotik de l'Europe du Nord

Le mouvement d'architecture dit des « briques gothiques », encore dénommé Backsteingotik particulièrement pour l'**Allemagne du Nord** et la **Pologne**, diffère de celui d'**Albi** par sa tonalité chromatique plus foncée, mais aussi par ses formes et son contexte d'instauration à partir du XII^e siècle. Elle est utilisée dans des monuments religieux dont le style manifeste avec évidence l'inspiration de l'architecture du Nord par les principes franciliens à l'époque gothique.

Le groupe des six églises monumentales en briques de **Stralsund** et **Wismar** en Allemagne, offre une vision d'ensemble sur la construction des églises gothiques dans les villes de la ligue hanséatique. Elles témoignent d'un échange d'influences portant sur les techniques constructives en briques de l'Italie et le plan des cathédrales d'Île-de-France.

Édifiées simultanément, **Saint-Nicolas de Stralsund** (1270-1380) et **Sainte-Marie de Lübeck** reflètent des influences réciproques. Ces deux églises sont les premiers exemples d'introduction du plan des cathédrales du nord de la France dans l'architecture de brique de la Baltique. L'accent est mis sur la très grande hauteur. Cette configuration explique l'absence de fenêtres hautes pour éclairer les parties supérieures de la nef. Les verrières sont relativement étroites et diffusent une lumière qui se heurte aux piliers séparant la nef centrale des collatéraux. Pour compenser ces inconvénients, il est courant de peindre l'intérieur de l'église en blanc, parfois avec des lignes noires imitant les joints de mortier, comme si l'édifice était construit en grands blocs de pierre.

À l'instar du gothique du nord de la France, les voûtes des églises atteignent des hauteurs toujours plus hardies, comme à **Sainte-Marie de Lübeck** qui s'élève sous clé de voûte à 38 mètres. Les tours servent souvent d'amers aux marins, comme le clocher **Saint-Pierre de Rostock** s'élevant à 132 mètres pour être vu à trente miles au large.

La brique en Europe du Nord n'a donc pas généré de nouvelle esthétique fondée sur la plasticité même du matériau : elle est utilisée comme un pis aller, comme un substitut de la pierre, qui reste par ailleurs fortement présente au moyen d'inclusions de motifs décoratifs, (arcatures, pinacles, gargouilles, etc.) comme à **Landskurt**, par exemple.

En définitive, seules quelques églises bavaroises en brique pourraient éventuellement être comparées avec la cathédrale d'Albi, telle la **Frauenkirche de Munich**, qui présente elle aussi une conception esthétique fondée sur une muralité dépourvue de tout motif décoratif. Par ailleurs, son espace intérieur (église-halle à trois nefs avec chapelles hautes) peut évoquer d'une certaine manière l'ambiance de **Sainte-Cécile d'Albi**, car l'éclairage y est indirect et repoussé en fond de chapelle ; il est donc imperceptible depuis le vaisseau

L'usage de la brique

du fait de la présence des colonnes, phénomène similaire à Albi où les contreforts intérieurs obscurcissent considérablement la nef. À l'extérieur en revanche, la Frauenkirche manifeste une absence de rythme architectural, là où les contreforts hémicylindriques de la cathédrale d'Albi animent le pourtour de la nef. On est donc loin des élévations fortement articulées d'Albi. Le début du chantier de la Frauenkirche (1468) est toutefois très largement postérieur à l'achèvement du vaisseau de Sainte-Cécile, vers 1390.

> L'architecture de brique dans la Hanse, expression d'une société marchande et patricienne

Le gothique de brique est donc particulièrement caractéristique des villes portuaires de l'**Allemagne du Nord** et de la **Baltique**, villes commerçantes et puissantes de la ligue hanséatique, qui développèrent une architecture de brique adaptée à leur fonction et à leur besoins commerciaux, à l'exemple des villes de **Stralsund** (Allemagne), **Wismar** (Allemagne), **Brême** (Allemagne) où s'exaltent l'autonomie civique et la liberté de marché, et particulièrement la ville de **Lübeck** (Allemagne), centre commercial et maritime, où dominent les résidences patriciennes, ou encore **Bruges** (Belgique), où convergeaient les marchands de l'Europe du Nord et du monde méditerranéen.

À **Bruges**, ancien comptoir commercial de la Hanse et dont le centre historique a été inscrit en 2000 sur la Liste du Patrimoine mondial, l'architecture se distingue essentiellement par son style gothique en briques particulièrement identitaire et surtout par un traitement des façades dénommé « travée brugeoise », travée inscrite sur toute sa hauteur dans un pan de mur en retrait et surmonté par un arc aveugle, généralement brisé. Bien établi au XVI^e siècle, le gothique de briques, apparenté à celui du nord de l'Allemagne, est toujours présent à Bruges à l'époque moderne et devient même la référence des restaurations entreprises au XIX^e siècle. La brique constitue à Bruges le matériau de construction principal, voire exclusif, du Burg qui domine la ville, de l'hôpital Saint-Jean ou des maisons du quai du Rosaire et celles de la Grand' Place, le Markt. Il s'agit avant tout de l'expression d'une société patricienne et marchande.

L'analyse comparative entre les architectures de briques du nord de l'Europe et l'architecture d'Albi fait apparaître de nombreuses distinctions.

Outre les différences typologiques et stylistiques importantes entre des architectures situées dans des régions très éloignées et répondant à des commandes très différentes (villes commerçantes et portuaires pour le nord qui témoignent de la réussite commerciale des échevins et relèvent la plupart du temps des municipalités, cité épiscopale pour Albi, manifestant la puissance et le pouvoir de l'évêque), Albi se distingue surtout par la monumentalité de ses édifices majeurs quand la brique gothique du nord sert essentiellement une somme de projets privés constituant un ensemble urbain.



BRUGES (BELGIQUE)

3. Une tradition régionale : l'usage de la brique au carrefour d'influences méridionales et septentrionales

L'essor généralisé à l'échelle européenne de la construction de brique dans la seconde moitié du XII^e siècle a incité les recherches les plus récentes à s'interroger sur la corrélation possible à établir avec le développement du phénomène urbain à la même période. Bien que n'apportant pas de réponse définitive, si ce n'est l'obligation de répondre aux besoins de l'essor démographique alors constaté, Philippe Araguas démontre néanmoins combien la production de briques était alors particulièrement contrôlée et les modules parfaitement dimensionnés par des édits municipaux. Ce phénomène était alors probablement lié à l'émergence des corporations, la production massive de briques nécessitant une série d'activités rendues efficaces seulement dans une société fortement organisée.

De même, la fabrication et la cuisson du matériau ne rendait son emploi rentable qu'à un niveau élevé de demande. Ce mouvement normatif s'accompagna indubitablement d'une amélioration de la construction par la régularité de l'appareil.

Il est en tous cas intéressant de constater qu'à l'échelle européenne les pays de la brique se superposent à ceux où se développe une culture urbaine puissante : en Italie du Nord et du Centre, dans l'Espagne de la Reconquête, autour de la Mer du Nord et de la Baltique, et également dans le Midi tolosano-albigeois.

Si la terre cuite nous apparaît aujourd'hui de manière aussi spectaculaire comme le matériau de base de l'architecture publique et privée en Languedoc, singulièrement dans sa partie septentrionale, à partir du Moyen Âge, c'est parce que cette technique constructive s'inscrit dans une tradition régionale solidement ancrée dans le paysage économique et culturel.

> La terre cuite architecturale en Midi toulousain : une tradition bimillénaire

C'est en effet à la première moitié du premier siècle avant notre ère qu'il convient de faire remonter l'origine de cette technique constructive dans la région. Les plus récentes découvertes archéologiques en Midi-Pyrénées confirment que l'usage de la brique cuite, mais aussi des mortiers de chaux, apparut et se répandit rapidement, y compris en territoire ruthène (départements français actuels de l'Aveyron et du Tarn), peu après la création par Rome de la province Transalpine.

La multiplication des contacts et des échanges économiques et culturels entre les élites locales et le pouvoir romain dans l'orbite de la Province et sur ses marges explique ce phénomène. Dès le premier siècle de notre ère, la brique était d'usage courant dans les constructions publiques et privées de la région. Le témoignage le plus ancien de l'adoption de cette technique architecturale d'origine italique, encore visible aujourd'hui, est le **rempart de Toulouse**. Construit dans les premières décennies de notre ère, il présente une architecture mixte de galets et de briques maçonnées tout à fait originale.

L'usage de la brique

L'utilisation de la pierre est souvent liée à la valorisation d'éléments de modénature ou de marquage architectural (encadrement de portes, clefs de baies, appuis de fenêtre, gonds de volets) mais ne joue qu'un rôle secondaire dans l'économie générale de la construction. Des enduits pouvaient aussi assurer, par contraste avec les maçonneries conservées apparentes, un effet décoratif tout en fournissant une protection aux briques de moindre qualité. Dans le cas des maisons à pans de bois, il n'est pas rare de rencontrer, dans l'ensemble de la grande région toulousaine, des remplissages effectués au moyen de parement de briques (corondage ou massécanat).

L'utilisation à Albi de la brique s'inscrit donc pleinement dans le système constructif du grand bassin toulousain, caractérisé par l'emploi de la brique dite « foraine » dont les dimensions moyennes équivalent à 5,5 x 22 x 37 centimètres. **La grande taille du module de base (plus important que dans les techniques constructives du nord de l'Europe) peut être identifiée comme un héritage de l'Antiquité romaine.** (cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative, p. 163 et 2a : description du bien, mise en œuvre particulière de la brique, p. 116 à 119).

Ce format spécifique offrait un intérêt particulier qui la distingue des briques de dimensions plus réduites utilisées à la même époque dans les autres régions d'Europe : à la fois large, longue et plate, elle comporte une grande surface portante qui assure une bonne liaison du mur et dispense complètement de recourir à la pierre pour des chaînages. Ce format permet aussi de limiter les phénomènes de fissuration et de réaliser ainsi des monuments de grandes dimensions pouvant résister aux charges de leur propre poids.

Le patrimoine architectural civil d'Albi est particulièrement représentatif de l'emploi de la brique dans le Midi toulousain, le matériau y étant décliné dans l'intégralité de ses usages constructifs et décoratifs : compositions brique et pierre alternée de la Renaissance (hôtels particuliers lié à l'économie du pastel) ; maisons à pans de bois et remplissage de briques avec, parfois, appareil décoratif (quartier du Castelnau, rue Saint-Julien) ; immeubles associant des maçonneries enduites à des modénatures destinées à être conservées en terre cuite apparente. La sédimentation historique a ainsi permis d'y maintenir au cours des siècles des bâtiments représentatifs des différentes typologies et techniques d'utilisation de la brique.

La cathédrale Saint-Cécile et le palais de la Berbie témoignent, quant à eux, de méthodes de construction totalement exceptionnelles. La brique, matériau de base, y a été mise en œuvre selon un mode opératoire unique (cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative, IV des monuments épiscopaux uniques au monde, p.165 à 169).

Les différentes campagnes de travaux réalisées sur la cathédrale comme au palais de la Berbie (donjon Saint-Michel) ont permis de déterminer que l'intégralité des murs étaient construits en briques assisées, sur toute l'épaisseur des maçonneries, contrairement aux monuments régionaux de taille équivalente présentant des murs édifiés selon l'usage classique d'une maçonnerie de tout venant (galets, matériaux de récupération, etc.), parementée par des assises de terre cuite. De plus, la largeur des murs de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi à la base (plus de 2 mètres en moyenne) ou des tours de la Berbie (7 mètres !),

le volume des contreforts du vaisseau (plus de 400 m³ chacun) et l'épaisseur de la voûte de la nef (1 mètre) démontrent la monumentalité de ces ouvrages colossaux qui se démarquent ainsi du contexte local.

C'est donc plus de mille ans après l'introduction de l'usage de la brique dans la France méridionale par les Romains, qu'une telle monumentalité jusqu'alors sans précédent, fut atteinte à Albi.

> Albi, exemple monumental le plus abouti des édifices de la région toulousaine

La comparaison doit d'emblée être effectuée avec la ville voisine de Toulouse. Les deux sites d'Albi et de Toulouse se trouvent dans une région similaire d'un point de vue géologique, géographique et culturel. En effet, dans les deux villes, la pierre est rare et la brique s'est naturellement imposée comme le matériau de référence pour les édifices prestigieux. L'emploi qui en fut fait est cependant totalement différent.

En dehors de son hôtel de ville, Toulouse possède trois monuments majeurs : l'église Saint-Sernin, la cathédrale Saint-Etienne et l'église des Jacobins.

Saint-Sernin a été édifiée sur l'emplacement d'une église paléochrétienne, située au cœur d'une nécropole antique. L'édifice roman, dont la construction a débuté vers 1080, marie la pierre à la brique, la brique étant employée seule ultérieurement. Saint-Sernin passe pour être la plus grande des églises romanes conservées (115 mètres de longueur, 32,5 mètres de largeur totale, un transept de 64 mètres). Elle offre l'exemple-type des basiliques de pèlerinage, avec une crypte, une nef à deux collatéraux, un déambulatoire à chapelles rayonnantes, l'ensemble permettant la circulation aisée des pèlerins venus vénérer les reliques de Saturnin, martyr des premiers temps de la Gaule chrétienne, de ses successeurs sur le siège de Toulouse, Hilaire et Exupère et, selon la tradition, des prestigieuses reliques de six apôtres. Les aumônes des pèlerins et de nombreuses donations permirent la constitution d'un patrimoine foncier et seigneurial étendu assurant la richesse de la collégiale. L'importance de l'église Saint-Sernin influa logiquement sur le développement du bourg environnant qui devint peu à peu économiquement le quartier le plus dynamique de Toulouse.

L'édification de l'église Saint-Sernin a mis en œuvre une utilisation mixte de la pierre blanche et de la brique, rendant manifeste une réelle bichromie. Cependant, l'observation attentive du monument fait apparaître un usage spécifique et différencié de chacun des matériaux : la pierre est majoritairement utilisée pour les assises et l'ensemble des structures porteuses à l'est de l'édifice (réservé au chœur), la brique intervenant sur les parties hautes et à l'ouest. Il en résulte donc que la brique, traditionnellement perçue comme un matériau pauvre, intervient sur cet édifice comme un matériau complémentaire à la pierre, sans intérêt architectural et placée presque symboliquement dans les parties les moins importantes de l'édifice.

L'usage de la brique

Cependant, après 1240, les Jacobins de Toulouse élaborèrent le prototype du chevet polygonal où s'installent entre les contreforts des chapelles dont la hauteur correspond à celles de l'abside et que le mur enveloppe sur toute leur élévation. Ce chevet fut modifié après 1275, selon une tendance nouvelle à la minceur et à la légèreté qui marque l'influence du gothique rayonnant.

La difficulté de voûter deux vaisseaux de largeur inégale entraîna la mise en place d'une file de colonnes cylindriques définissant deux nefs identiques dans les travées droites de l'abside. La greffe d'une abside unique, de plan polygonal sur une église à deux vaisseaux donna naissance à une voûte étoilée dont l'organisation complexe anticipa de plus d'un siècle sur le gothique flamboyant. La tradition désigne ce chef-d'œuvre du nom de « palmier », car les nervures jaillissent du fût lisse de la colonne comme des palmes.

Il est coutume de présenter, dans la plupart des manuels d'histoire de l'architecture, l'église des Jacobins de Toulouse et la cathédrale d'Albi comme les édifices les plus achevés du « gothique méridional ». L'esthétique des deux monuments relève effectivement d'une même recherche de sobriété dans la composition architecturale : l'équilibre des masses, uniformément construites au moyen de la brique locale, prime sur la valorisation d'un vocabulaire décoratif porté.

Cependant, à l'analyse de la composition générale et de la structure des deux édifices, des différences fondamentales apparaissent : l'architectonique des Jacobins s'inscrit dans la continuité des expériences locales menées depuis le début du XIII^e siècle, au contraire de la cathédrale d'Albi.



ÉGLISE DES JACOBINS DE TOULOUSE



CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE D'ALBI

Dans son état actuel, l'église du couvent des Jacobins de Toulouse (1275-1385 pour l'édifice actuel) se caractérise par une élévation à trois niveaux, articulée en travées verticales séparées par des contreforts saillants.

- Le premier niveau est celui des chapelles latérales construites entre les contreforts, sur le tiers de la hauteur totale du bâtiment. Au niveau du chevet, ces chapelles sont traitées en absidioles largement débordantes du volume de l'abside.
- Le second niveau, en retrait, correspond au volume de la double nef et est largement percé de grandes baies éclairant directement le vaisseau.
- Enfin, le monument est couronné par un chemin de ronde percé d'un oculus, porté par un grand arc ancré entre les contreforts.

Verticalement, le vaisseau est fortement rythmé par des contreforts orthogonaux, amincis en retraits successifs, et couronnés par des sortes de pinacles émergeant de la ligne de toiture. Ces contreforts orthogonaux articulent fermement la volumétrie générale du bâtiment, en déterminant des ombres franches créant un contraste marqué entre les différents plans muraux.

L'église du couvent des Jacobins apparaît donc comme un monument clairement structuré, dans les sens horizontaux, verticaux et dans la profondeur, par des éléments orthogonaux qui déterminent d'importants contrastes sur les surfaces murales. Cette conception « martiale » s'inscrit totalement dans les traditions locales : les grandes églises gothiques de la région reprennent en effet le principe de la structuration orthogonale de l'enveloppe des bâtiments et ses principales composantes, comme en témoignent les églises de **Lombez, Gimont, Verdun-sur-Garonne, Beaumont-de-Lomagne, Lavour, Rabastens, Grenade-sur-Garonne**. L'église du couvent des Jacobins ne se démarque de ces exemples que par son ampleur et l'aboutissement exceptionnel de son parti à double nefs égales (*cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative, p.168 et 169*).

En revanche, l'enveloppe extérieure de **Sainte-Cécile d'Albi** est tout autre. En opposition au parti développé pour les Jacobins et dans le reste de la région, le maître d'Albi a préféré renforcé l'unité d'ensemble de la construction, en minimisant les ruptures de plan, en réduisant la division horizontale du volume et en adoucissant la rythmique des travées du vaisseau.

En effet, l'emploi de chapelles hautes (harmonisées à l'élévation de la nef) a généré la définition d'un volume de construction unique, englobant à la fois le vaisseau et les chapelles. La scansion horizontale est donc exclusivement limitée au talutage des parties basses des murs, rendu nécessaire par la dénivellation du terrain. Au niveau du chevet, cette volonté d'unité a engendré la conception très originale d'absidioles à pans coupés « extrudées » sur toute la hauteur de l'abside. Par ailleurs, l'intégration à l'intérieur de la cathédrale d'Albi de la majorité du volume des contreforts a permis de réduire très fortement le marquage vertical des travées. La recherche de la continuité des surfaces murales a par ailleurs conduit le maître d'œuvre à traiter les têtes de contreforts comme des tourelles hémicylindriques qui s'harmonisent aux fortifications de la Berbie voisine et réduisent considérablement

L'usage de la brique

les effets de rupture de plan. L'ombrage induit s'affirme donc sous la forme d'un dégradé progressif, très différent du jeu de contrastes forts que l'on trouve aux Jacobins et dans les autres églises de la région.

Quels que soient son élégance, son élan et son esthétique chargée de spiritualité, le double vaisseau des Jacobins diffère totalement par l'organisation de son espace de la nef unique, ample et stable de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi.

S'il existe un lien entre les deux édifices, il se trouve dans la multiplication des chapelles au pourtour de l'église et dans le fait que les murs latéraux deviennent des écrans, que l'on peut, comme dans le gothique du nord, déplacer ou percer à volonté, les contreforts, amincis par des ressauts successifs et amortis en pinacles, accaparant la fonction de support des voûtes et des arcs bandés entre eux à leur sommet favorisant l'allègement de la paroi murale ; il reste que l'architecte d'Albi eut l'habileté de placer les contreforts à l'intérieur de la paroi, en leur donnant vers l'extérieur une forme cylindrique ignorant la brutalité des angles vifs manifeste aux Jacobins et rythmant heureusement le plan vertical du mur gouttereau en lui enlevant toute sécheresse (*cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative, p. 168-169*).

> L'usage de la brique à Albi : un type de construction exemplaire pour une implantation spirituelle et humaine exceptionnelle

L'architecture développée par l'évêque albigeois Bernard de Castanet est en totale opposition avec celle de Toulouse. Le recours à un vaisseau unique, flanqué de chapelles latérales de même hauteur, l'intégration à l'intérieur de l'édifice des contreforts, et l'emploi exclusif de la brique foraine permettent d'inscrire la cathédrale Sainte-Cécile dans l'art gothique méridional, à l'aboutissement des expériences menées par les ordres mendiants depuis le début du XIII^e siècle et au croisement des influences languedociennes et catalanes. La justification de ce choix politique et symbolique est certainement à trouver dans la personnalité du commanditaire et dans le contexte urbain local. Il en résulte un parti architectural extrêmement sobre où les surfaces ondulantes des maçonneries déterminent une volumétrie puissante, renforcée par l'emploi d'un matériau unique, monochromatique, harmonisé aux tours du palais épiscopal voisin (*cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3c : analyse comparative, IV, p. 166*).

On peut donc conclure, au travers de la comparaison avec les églises toulousaines très proches d'un point de vue chronologique et géographique, que le recours à la brique foraine à l'époque gothique est de deux natures :

- à Toulouse, la brique est employée comme un simple matériau de remplissage ; elle est asservie à l'utilisation de la pierre de taille, qui structure l'édifice, sa modénature et les principaux éléments de son discours décoratif ;
- à Albi, bien au contraire, l'architecture méridionale a sublimé l'emploi de la brique foraine en tant que matériau unique de construction : la terre cuite a été le support d'une architecture militante dont la plasticité est directement issue de la monochromie du matériau et de la rigueur de sa mise en œuvre.

L'emploi de la brique résulte donc à **Albi** d'un choix symbolique fort dans une perspective architecturale exceptionnelle pour une cathédrale méridionale à la fin du XIII^e siècle. Le choix de l'évêque d'Albi, Bernard de Castanet, ne s'explique que par un déterminisme local, car les cathédrales avoisinantes ont toutes fait l'objet de travaux adaptant les principes du gothique septentrional.

À **Albi**, la conception plastique qui a présidé au projet initial réside en un jeu complexe d'imbrication de volumes élémentaires, magnifiés par l'emploi unique du matériau brique. En effet, la pierre n'est présente qu'au niveau des fenêtres sur le meneau intermédiaire et le remplage supérieur. Tout effet de style a donc été soigneusement banni de la cathédrale, de manière à renforcer la puissance volumétrique de l'édifice. L'absence « d'effet décoratif » est donc notoire, même si une certaine esthétique, basée sur les jeux d'ombres parcourant les différentes surfaces de muraille, se dégage de la cathédrale.

La force d'Albi résulte de la conception purement géométrique d'un assemblage de volumes hérités de la conception militaire, magnifiés par le recours unique à un matériau modulaire uniformisé découlant lui-même de la géométrie élémentaire ; il en découle donc un système architectural où l'unité est imbriquée matériellement et géométriquement au tout.

Le caractère extraordinaire de la Cité épiscopale est souligné par l'intérêt qui lui a été porté par les meilleurs architectes de Grande-Bretagne qui s'en inspirent, notamment à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, ou encore plus récemment par de grands architectes américains.

On peut tout d'abord citer l'église Saint-Augustine, Pendlebury, à **Manchester**, construite par G.F. Bodley et Th. Garner entre 1870 et 1874. Puis, la cathédrale de **Westminster**, conçue par John Francis Bentley et construite entre 1895 et 1903. Elle s'avère italo-byzantine, mais emprunte aussi aux principes constructifs d'Albi, sans doute à partir d'expériences anglaises antérieures. En outre, la cathédrale de Westminster est la première église importante à avoir été construite en brique à l'époque contemporaine.

À la cathédrale de **Liverpool**, Giles Gilbert Scott (1880-1960) a utilisé le système des contreforts intérieurs, à partir des années 1920. Enfin, l'influence d'Albi est encore plus sensible à la cathédrale de **Guilford**, dans le Surrey, construite à partir de 1932 par Edward Maufe.



L'usage de la brique

Plus particulièrement encore, l'architecte américain **Louis Kahn (1901-1974)**, dont l'un des apports majeurs fut la réintroduction de la monumentalité en architecture, fut sensible à l'originalité d'Albi dont il essayait de saisir l'émotion de celui qui l'avait construit :

« Devant Albi, j'ai été convaincu par le choix des éléments d'architecture et par l'exaltation et la patience nécessaires pour en commencer la construction et aboutir à son achèvement. J'ai dessiné de bas en haut comme si je la construisais. J'ai ressenti cette exaltation... Je désirais simplement retrouver l'émotion de l'architecte ».

Il témoigne de la puissance et du potentiel du site à être encore aujourd'hui source d'inspiration. Dans son œuvre, la massivité, le choix des matériaux, l'emploi esthétique de formes géométriques élémentaires expriment clairement cette influence.

En somme, il apparaît que la cathédrale d'Albi, malgré son appartenance à la grande famille du gothique méridional, dont aucun édifice n'est présent sur la Liste du Patrimoine mondial, se démarque des édifices voisins mais aussi des édifices gothiques du nord de l'Europe par la définition d'un volume architectural unique et continu, dont l'enveloppe sévère n'est pas exempte d'une certaine « douceur », accentuée par la chaude tonalité de la brique, dans l'articulation de ses composantes.

Cette conception architecturale très originale n'aura pas de descendance, ni de prolongement dans l'architecture du gothique du sud de la France. La cathédrale d'Albi s'affirme donc comme une œuvre unique, splendide témoignage du talent d'un architecte préoccupé par la conception d'un fier vaisseau, ayant influé sur son environnement architectural et urbain édifié en brique et formant au final un écrin à la mesure de la cathédrale Sainte-Cécile et du palais de la Berbie.

La cathédrale Sainte-Cécile d'Albi et le palais de la Berbie, présentant les mêmes caractéristiques, s'imposent donc parmi les plus grands édifices médiévaux en brique de terre cuite ; ces monuments de renommée mondiale, constituent dans leur paysage urbain, une référence majeure dans l'histoire de l'architecture de brique au regard de l'architecture de pierre et des plus grandes cathédrales gothiques à l'exemple d'Amiens (*cf. dossier de proposition d'inscription, tome 1, 3e : analyse comparative, conclusion p.169*).